

le sang et le groscaud, le gacou vient voir, dans un avant  
d'une posture croisée

Il sort d'un coup vers l'horizon, elle se tient plus ar due  
ma pensée élargie d'une part d'attention d'une part  
d'effroi, si ce la perdure dans ce système alambiqué pour  
après le malin, à venir être un deuxième étage vers l'horizon

C'était avant la fin, tu es le temps, pensais-je, le  
temps d'avant la fin. Je n'avais encore jamais vu une si  
fine splendeur. Soudain j'étais avertie que j'approchais  
le point, je vis que je voyais luire la vie. Il y en avait  
partout. Elle jetait ses derniers feux, surtout dans les  
feuillages et dans l'air. Et aussi dans les larges yeux de  
ma mère que l'âge met de plus en plus en avant. Tu es  
le temps lui dis-je. Lui me travaillait toute.

Jeudi c'était le premier jour du mois de mort de mon mort mon père le mort, mon mort premier ma première mort le cinquantième premier jour, quelle fraîcheur cette mort ce mort pensais-je, cette mort qui ne vieillit pas,

moi j'habitais maintenant avant la mort de ma mère, je regardais ma mère se lever et se coucher tous les jours à mon horizon, avec une admiration bouleversée je me vivais d'angoisse, je ne nie pas quelques fois, certains petits matins malins de petits déjeuners quelques instants d'horripilation, quand une crise de caprices dérange soudain la belle régularité de son tour de roue cosmique, cela tourne toujours autour du pain, du thème du mauvais pain, « je n'aime pas ce pain » grince ma mère, cela signifie : je ne t'aime pas je n'aime pas ce jour je suis très en colère avec cette famille je n'aime pas cet univers, je lui apporte, notez-le, une autre sorte de pain, qu'elle n'aime pas également, ensuite une autre, puis une sixième, et tout en traduisant avec exactitude ses coups de pied aux pains successifs, je sens monter en moi une fureur, nous sommes possédées elle et moi par deux démons qui s'empoignent invisibles mais tangibles à propos de faux pain, les horions pleuvent, nous en venons aux deux extrémités

la rage et le grotesque, la guerre vient vite, dans cet avent d'une noirceur cramoisie

si tout d'un coup tout à l'heure, elle n'était plus, se dit ma pensée étranglée d'une part d'irritation d'autre part d'effroi, si je la perdais dans ce cyclone misérable juste après la rafale, à cette idée un deuxième orage venait lover ses turbulences atroces dans la Grande Colère du Pain, je croyais entendre les hurlements fauves du Pire Destin, on peut perdre au-delà de la perte, personne ne peut imaginer le Pire, on ne peut absolument pas imaginer le Pire, on peut seulement prononcer le mot Pire, qui est le reste calciné et grésillant encore du mot Prière, mais comme le royaume du Pire est après et que nous demeurons dans celui d'Avent nous n'en avons pas la moindre représentation, nous sommes seulement travaillés aux corps, aux ventres, aux cœurs par des spasmes absolument intolérables. C'est invivable, on veut fuir mais nous ne pouvons que sautiller autour de la table sur la jambe gauche car la jambe droite est paralysée.

Plus tard on essaie d'oublier, on creuse un trou dans la terre on plante du temps, on se lave les mains on oublie.

En même temps on se souvient, mais le souvenir reste dans le jardin, il fait ses affaires, il flaire les fosses refermées.

Ce n'est pas cela que je voulais dire pour commencer, j'abordai la première page quand le tapage a éclaté.

Je la reprends tout de suite. La page aurait commencé ainsi : « Je ne peux pas le nier, je n'arrêtais plus de penser au temps, tantôt au temps, tantôt aux temps, autre-

ment dit je n'arrêtais pas de penser comme un ver essaie de penser le ciel, les nuages, en rampant et se tordant sans jamais commencer à approcher un commencement de lieu un peu surélevé depuis lequel au moins apercevoir le ciel, et pourtant je sentais que tout mon être tordu, crispé, brûlant de l'urgence de penser ne pensait qu'à tourner ce qui tient lieu d'yeux à la pensée vers cette chose, ce sujet, ce milieu infini qu'on a sûrement de bonnes raisons d'appeler temps en français, je rampais en français et par pans, par déchirures de rideaux par entrebâillements de portes, je ne savais rien je ne voyais rien mais je sentais fortement, j'étais menée par le nom de Temps, par les noms du temps qui se présentaient, il y en a beaucoup, c'était une nécessité, c'était un devoir, je voulais je devais comprendre de quoi je vivais, pourquoi et comment je vivais maintenant depuis que ce qui me semblait être « les derniers temps » me semblait avoir commencé.

Les derniers temps me dis-je je n'ai pas arrêté de sentir que tout a changé, tout ce que j'appelle « tout » confusément, a commencé à se passer tout autrement qu'avant les Événements que je discerne maintenant comme causes d'un changement radical, c'est-à-dire d'un changement aux racines mêmes de mon être. Depuis trois ans je découvre tous les jours autrement et plus nettement, cela va s'ajoutant de jour en jour, que par suite des Maladies qui sont advenues à deux de mes personnes chères, il s'est produit des phénomènes de transformation du tout de tout, et de toutes les parties du Tout, ce dont j'ai pris conscience graduellement.